

PIERRE SAUREL

La bombe diabolique



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 132

La bombe diabolique

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 487 : version 1.0

La bombe diabolique

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Jean Thibault, le jeune Canadien mieux connu sous le pseudonyme de l'agent IXE-13, était revenu en Angleterre.

Le colonel Bob Walters, nouveau chef du service secret des Nations Alliées, l'avait fait demander en toute hâte.

En effet, deux criminels de guerre des mieux connus, avaient réussi à s'évader d'un camp de concentration.

Ce qui était le plus curieux, c'est que ces deux criminels de guerre ne s'étaient pas évadés pour recouvrer leur liberté, non.

Ils savaient fort bien que tôt ou tard ils tomberaient entre les mains des autorités.

S'ils avaient mis tout en œuvre pour se sauver du camp, c'était tout simplement pour pouvoir rejoindre IXE-13 et se venger en l'assassinant.

Nous avons vu, lors de notre dernier chapitre, que le Colonel Walters avait imaginé un truc pour capturer Von Tracht et Bouritz.

Il savait que les deux Allemands voulaient se venger d'IXE-13, alors pourquoi ne pas jouer leur jeu ?

Les journaux et la radio annoncèrent un peu partout l'arrivée de l'as des espions canadiens.

On mentionna même l'hôtel où il devait descendre.

Marius Lamouche, le colosse marseillais, ami inséparable d'IXE-13, accompagnait notre héros, mais s'efforçait de passer inaperçu.

Sa tâche était de surveiller le patron et de chercher à reconnaître Von Tracht et Bouritz qui ne tarderaient pas à faire leur apparition.

En effet, Bouritz et son commandant se rendirent à l'hôtel.

Mais grâce à leur maquillage, ils passèrent inaperçus et réussirent presque à assassiner IXE-13.

Malheureusement, les deux Nazis avaient

réussi à s'enfuir et c'est un peu penaud qu'IXE-13 et Marius se présentèrent devant le Colonel Walters.

– Il faut bien l'avouer, fit IXE-13, j'ai échoué dans ma mission. Je n'ai pas réussi à capturer les deux Allemands.

Qu'allait faire le Colonel ?

Retourner IXE-13 au Canada ou lui donner une nouvelle chance de capturer ses ennemis ?

– Aucun homme ne peut se faire un maquillage aussi parfait, dit IXE-13. Il faut absolument qu'il y ait eu de la chirurgie plastique. Les experts en chirurgie plastique doivent être assez rares, Colonel. Donnez-moi un peu de temps et je suis certain de pouvoir retrouver la trace de Bouritz et de Von Tracht.

Walters réfléchit :

– Écoutez, IXE-13, il y a trop de missions à accomplir pour que vous perdiez votre temps à courir après ces évadés. Nous sommes en guerre contre les Japonais et les pays alliés fourmillent d'espions de toutes sortes.

Après un temps il reprit :

– Cependant, pour ne pas ternir votre record, je vais vous donner une petite chance. Rapportez-vous ici dans trois jours, vous aurez donc deux jours pour essayer de venger votre échec.

Deux jours, ce n'était pas gros.

Marius et IXE-13 étaient seuls pour faire enquête.

Comment pourraient-ils s'y prendre pour retrouver Von Tracht et Bouritz, parmi la nombreuse population de Londres ?

C'était là tout un problème.

IXE-13 n'aimait pas s'avouer vaincu.

– Marius, il faut faire l'impossible pour les rattraper, il ne sera pas dit que Von Tracht et Bouritz se moqueront de nous.

– Peuchère, patron, je vous approuve, et je vais vous aider. Si jamais je les attrape, je vais vous les étrangler comme s'ils étaient des poulets.

Il se calma un peu, puis :

– Bah, le Colonel ne nous en voudra pas, il nous confiera sans doute une autre mission, ou nous retournera au Canada.

– Tout d’abord, nous allons, nous aussi, changer de peau.

– Bien, patron.

– Nous allons louer une chambre pour la journée. Là, on ne pose pas de questions et on nous laisse sortir quand on veut.

Un quart d’heure plus tard, nos deux amis pénétraient dans une maison louche du quartier interlope de Londres.

Ils louèrent une chambre, et aussitôt enfermés, ils se mirent à l’œuvre.

Ils eurent tôt fait de changer leur physionomie.

– Vous pensez que, comme ça, Bouritz et Von Tracht ne nous reconnaîtront pas ?

– Non, ils vont sans doute nous reconnaître, mais nous nous débarrasserons des gênants et des journalistes.

– Ah bon !

Marius et IXE-13 s© turent.

Tous les deux réfléchissaient.

Ils voulaient trouver un moyen de connaître les experts en chirurgie plastique.

– Je l’ai, fit IXE-13, voici ce que nous allons faire. Tout d’abord, toi, Marius, tu vas aller trouver le Colonel Walters.

– Pourquoi ?

– Tu vas lui demander de me préparer des papiers pour que je puisse passer pour médecin.

– Ah !

– Toi, tu seras mon infirmier.

– Et puis ?

– Pendant que tu seras chez le Colonel, je vais me mettre en quête d’une maison, une grande maison qu’on pourrait transformer en hôpital.

Marius sourit :

– Peuchère, patron voulez-vous vous lancer dans la médecine ?

– Non, mais je veux retrouver l’homme qui a

fait la figure de Von Tracht et de Bouritz.

– Oh, oh, je commence à comprendre.

– Notre spécialité, à l’hôpital, sera la chirurgie plastique.

– J’ai compris.

– Il nous faudra des spécialistes et j’ai idée que ce type-là ne doit pas travailler dans un hôpital.

– Pourquoi ?

– Crois-tu qu’il aurait pris la chance d’opérer deux évadés, voyons.

– Il peut avoir fait ça le soir.

– Non, car il faut que le spécialiste surveille ses patients, il a plusieurs traitements à leur donner. Le type les a opérés chez lui, et il était là pour surveiller son ouvrage.

– Vous devez avoir raison.

– Alors, cours vite chez le Colonel Walters, demande-lui les papiers nécessaires et qu’il se prépare à nous faire de la publicité.

IXE-13 serra les lèvres :

- Il est bon dans la publicité.
- Mais, pourquoi nous en faire ?
- Pour que les spécialistes en chirurgie plastique soient intéressés. Ensuite, nous ferons paraître une annonce demandant des aides.
- Essayez de trouver le logement, moi je vais chez le Colonel.

Nos deux amis se séparèrent.

Marius alla sonner à la maison où le colonel les avait reçus quelques heures plus tôt

Mais Walters n'était pas là, et comme le Marseillais s'y attendait, on ne pouvait dire où il se trouvait.

- Pouvez-vous lui remettre un mot ?
- Certainement.

Marius prit une carte et écrivit en langage chiffré. :

« Veut vous voir le plus tôt possible, re : les prisonniers évadés.

IXE-13. »

Il laissa l'adresse de la maison de chambres.

Le Marseillais retourna à la chambre et attendit IXE-13.

Notre héros arriva deux heures plus tard.

– Marius, je me suis trouvé un logement.

– Une maison ?

– Très grande qu'on peut facilement transformer en un hôpital.

– Mais, bonne mère, ça va prendre plus que trois jours.

– Nous ne la transformons pas, nous n'avons qu'à en parler, tu as vu le Colonel ?

– Pas encore.

– Hein ?

– Il n'était pas là.

– Pas de publicité, pas de papiers, nous ne pouvons rien faire.

– Je le sais fort bien.

Juste à ce moment, on frappa à la porte.

Un homme dans la trentaine parut.

Malgré son maquillage, IXE-13 et Marius reconnurent le Colonel Walters.

IXE-13 lui expliqua son idée.

– Oui, elle n'est pas mauvaise, IXE-13, mais j'ai peur.

– Vous avez peur ?

– Que ce soit un travail fort long avant que vous puissiez rejoindre ce spécialiste, voici ce que je vous propose. Travaillez sur cette affaire, d'ici trois jours, si vous n'avez pas trouvé de piste convenable, je mettrai d'autres agents sur cette mission, des jeunes avec moins d'expérience, et vous deux, vous continuerez votre travail.

– C'est une bonne idée.

Walters promit de leur remettre les papiers le soir même.

Il préparerait aussi la publicité en conséquence.

Le même soir, à la radio, on annonçait :

– Le docteur Raoul Beausarchts, éminent médecin belge, spécialiste de la chirurgie plastique, vient de louer une grande maison à Londres. Il a l'intention d'établir un hôpital s'il peut trouver des spécialistes dans la chirurgie plastique. Le docteur Beausarchts est arrivé avec un vieil infirmier et à eux seuls, ils espèrent bouleverser le monde médical de Grande-Bretagne.

À huit heures, le Colonel revint avec les papiers.

Marius se nommait André Parisseau.

Il devait être âgé de soixante ans, et IXE-13 de quarante.

Il est toujours plus facile de se vieillir.

IXE-13 et Marius travaillèrent pendant plus d'une heure à se faire une tête que personne ne pourrait reconnaître.

Le lendemain, les journaux parlaient encore du médecin.

On mentionnait que les spécialistes en chirurgie plastique qui désiraient travailler pour

le docteur, n'avaient qu'à se présenter à la maison de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Le docteur Beausarchts promettait de gros salaires aux personnes qualifiées.

Que donnerait l'annonce ?

IXE-13 et Marius retrouveront-ils la trace de Von Tracht et Bouritz ?

II

Bouritz et Von Tracht s'étaient réfugiés chez Boering.

Ce dernier, cependant, n'était pas des plus enthousiastes.

– Vous avez manqué votre coup, et maintenant, vous revenez ici ?

– Mein Gott, ce n'est pas de ma faute, s'écria Von Tracht.

– La mienne non plus.

Boering demanda :

– À qui la faute, alors, à moi ?

– Mais non, c'est, c'est la chance qui l'a protégé.

– Et maintenant, on sait qui vous êtes ?

– Oui, il faudrait, faudrait que tu nous changes encore, Boering.

– Quoi ? Moi, vous faire une nouvelle opération, mais voyons, vous devenez fous ?

– Non, il faut que nous soyons en liberté.

Bouritz ricana :

– Nous n’aurons pas assez de toute notre existence pour nous venger de cet IXE-13 de malheur. Le diable en personne.

– Nous le tuerons à petit feu, cria presque Von Tracht.

– Nous le martyriserons, surenchérit Bouritz.

– Pour ça, il ne faut pas qu’on nous reconnaisse.

Il s’approcha du Nazi :

– Mon bon Boetring, si tu le veux, tu es capable, tu nous as déjà transformés.

– C’est impossible, mes amis, c’est trop long, et je ne puis prendre la chance de vous garder plus longtemps ici.

Le Commandant devint rouge comme un coq :

– Comment, tu nous chasses ?

– Je n’ai pas dit ça, j’ai dit que je ne pourrais pas vous garder ici.

– C’est la même chose.

– Non. Je puis vous garder, un jour ou deux. Voulez-vous que je vous donne un conseil ?

– Lequel ?

– On n’a fait que vous apercevoir sous votre maquillage, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Alors, si vous posiez un simple maquillage, sur votre nouvelle figure, vous pourriez la transformer assez pour tromper n’importe qui.

– Mais, c’est vrai, s’écria Bouritz.

Von Tracht sursauta :

– Boetring, tu es un ange, tu nous sauves la vie.

– Pendant ce temps, je vais vous chercher d’autres papiers, d’autres passeports. À votre place, je quitterais l’Angleterre pour un autre pays, pour quelque temps.

– Et IXE-13 ?

– Oubliez-le pour quelque temps.

Von Tracht et Bouritz bondirent, mus comme par un ressort :

– L’oublier ?

– Impossible.

– J’en rêve, il m’empêche de dormir.

– Moi aussi, il me semble le voir apparaître toutes les nuits.

– Je le vois même éveillé.

Von Tracht donna un grand coup de poing sur la table :

– Je n’aurai pas une seconde de repos, tant que cet espion sera vivant, mais je réussirai bien à me venger.

– Moi aussi. Tous les deux, Commandant, nous sommes très forts.

– Je pourrais agir seul, Bouritz, mais vraiment, toi, tu ferais pitié, avec personne pour te conseiller, pour te diriger.

Bouritz toussa.

– Tu dis ?

– Rien, Commandant, je crois que j’ai attrapé le rhume.

Le même soir, pour plus s’arranger, le Commandant lisait dans les journaux, les interviews qu’IXE-13 avait accordés aux journalistes.

– Hé, Bouritz ?

– Quoi ?

– Viens ici, je veux te montrer une réponse qu’a faite IXE-13 à une question.

– C’est ça que vous lisez, Commandant ?

– Oui. Écoute. Le journaliste lui a demandé : « Vous ne travailliez pas avec deux Français durant la guerre ? »

– Oui.

– Que sont-ils devenus ?

– L’homme travaille encore souvent avec moi.

– Et votre amie, Gisèle, si j’ai bonne souvenance ?

– Elle est mariée à un dénommé Pierre Cabot.
Elle demeure en France.

– Ah, je croyais que vous et elle...

– Ne parlez pas de ça, voulez-vous ?

Le Commandant Von Tracht replia son journal.

– Tu as lu ça ? Tu as compris ?

– J’ai compris, commandant.

– Et puis ? qu’est-ce que tu en penses ?

– Je ne pense rien, commandant.

– Es-tu imbécile ?

– Oui, commandant.

– Tu n’as pas compris ce que je t’ai lu ?
écoutais-tu ?

– Oui, commandant.

– Alors, si tu as compris, tu devrais être assez intelligent pour suivre mon idée.

– Oui, commandant.

– Moi, j’ai trouvé un plan pour attirer IXE-13 dans un piège, grâce à cet article. Je ne suis pas

aussi fou que toi, moi.

– Oui, commandant.

– Hein ?

– Je, je veux dire que vous êtes beaucoup plus intelligent. Je comprends votre idée. Vous désirez sans doute qu'on retrace Gisèle Tubœuf ?

Les yeux de Von Tracht brillèrent :

– Oui. Tu sais que j'ai toujours eu une préférence pour cette petite, je l'adorais, elle est belle, une fois, à Berlin, elle a failli être à moi, j'aurai la chance de me reprendre très bientôt.

Bouritz fronça les sourcils.

– Commandant ?

– Quoi ?

– Surveillez-vous, vous savez que la femme vous fait souvent faire des bêtises.

– Moi ? Jamais, je suis en possession de toutes mes facultés. Aucune femme ne peut résister à mon charme si prenant.

– Ah, vous avez un charme prenant ?

– Tu ne t’en es jamais aperçu ?

– Non, Commandant.

– Et dire que maintenant, Boetring nous a rendus plus jolis, Bouritz, la vie est belle. Je me vengerai d’IXE-13, Gisèle sera ma femme, et toi, tu deviendras mon domestique.

– Moi, votre...

– Mon domestique, mais oui. Ne suis-je pas ton supérieur ?

– Plus maintenant, nous sommes égaux.

– En grade, mais en intelligence.

– Vous avez peut-être raison ?

Et Von Tracht commençait déjà à machiner toutes sortes de plans pour se venger du Canadien-français.

– Quand je tiendrai IXE-13 dans le creux de ma main, ce sera le plus beau jour de ma vie.

*

Le lendemain, Boetring leur apporta de nouveaux papiers.

– Maintenant, j’ai de bonnes nouvelles pour vous. Quel pays désirez-vous gagner ?

– La France !

– C’est parfait, j’ai un ami qui est prêt à vous engager.

– À nous engager ?

– Oui, sur un bateau qui peut même vous envoyer en Amérique.

– Qu’est-ce que nous faisons ?

– Différentes choses. Vous aidez les marins. Vous préparez les cabines, faites du ménage.

Von Tracht sursauta :

– Oh, c’est une offense.

– Pourquoi ?

– Moi, ex-commandant de l’armée de notre Fuhrer.

– Alors, Commandant, vous refusez la position que je viens de vous offrir.

– C’est offensant.

– N’oubliez pas que c’est votre seule chance de quitter l’Angleterre.

– Ah ! Mais, moi, travailler comme simple employé, sur un bateau, jamais.

– Bon, très bien, je vais appeler mon ami, il attendait ma réponse.

Boering s’approcha de l’appareil téléphonique.

Aussitôt Von Tracht bondit :

– Attends, nous acceptons.

– Ah !

– Oh, je sais que c’est un dur sacrifice pour moi, mais puisque c’est notre seule chance. Je serais prêt à faire tous les sacrifices pour me venger d’IXE-13.

– Bravo, cria Bouritz.

– Alors, je vais l’appeler ?

– Oui.

Boering signala un numéro et demanda à

parler à un dénommé Jeffries.

– Allo, Jeffries. C’est Mortimer qui parle.

– Tu appelles au sujet de tes amis, je suppose ?

– Oui, ils sont prêts à accepter ton offre.

– Tant mieux, j’avais peur de ne trouver personne, tu sais, c’est assez difficile, aujourd’hui de trouver des pelleteurs de charbon.

Boetring baissa la voix :

– Pas si fort, ils pourraient nous entendre.

– Ah, tu ne les as pas mis au courant ?

– Non.

– Dans ce cas, envoie-les moi pour demain à huit heures du matin, ils auront la surprise de leur vie.

Boetring rapporta la nouvelle à ses amis.

– Vous partez demain.

Von Tracht et Bouritz se seraient mis à danser s’ils ne s’étaient pas retenus.

– Bouritz !

– Oui ?

– Tu vas venir avec moi. Nous allons nous habiller.

– Nous habiller ?

– Oui, il faut se mettre chics. Nous allons nous acheter un complet à la dernière mode.

– Vous, vous n’avez pas peur de sortir ?

– Quand m’as-tu vu avoir peur de quelque chose ?

– Jamais, commandant.

Bouritz ne croyait pas ce qu’il disait, mais il était trop diplomate pour répondre autre chose.

Nos deux amis sortirent.

Boetring ne pouvait s’empêcher de rire :

– Je me demande quelles têtes ils vont faire quand ils vont s’apercevoir qu’ils doivent pelleter du charbon, pour moi, le commandant va avoir une attaque d’apoplexie.

Le même soir, Von Tracht alla trouver Bouritz dans sa chambre.

Lentement, sans faire de bruit, il referma la porte.

– Chut, pas un mot.

– Qu'est-ce qui se passe, commandant ?

– Viens ici.

Ils s'assirent tous les deux sur le bord du lit.

– Bouritz ?

– Oui ?

– Tu sais comme moi que nous sommes en liberté, et je ne crois pas qu'on puisse nous retracer de sitôt.

– Ce n'est pas mon idée, Commandant.

– Il n'y a qu'un homme au monde pour nous nuire, nous retrouver.

– IXE-13 !

– Mais non, Boetring !

– Ah !

– C'est lui qui nous a opérés. Il nous reconnaîtra entre mille, et ensuite, j'ai peur de lui, il semble trop craintif.

– Comment ça ?

– Il n'ose pas nous garder ici, il a peur pour

lui, si jamais on l'attrape et qu'on l'interroge ?

– Il va nous vendre.

– Sûr.

Von Tracht baissa la voix :

– Tu comprends mon projet ?

– Vous voulez ?

Bouritz fit un geste significatif :

– Avant de partir ?

– Oui. Je crois que nous serons plus en sûreté.

– Et moi, je crois que vous avez raison de prendre mille et une précautions, Commandant. On n'en prend jamais trop.

– Alors, qu'est-ce qu'on va faire ?

Bouritz ne répondit pas.

– Pourquoi ne pas lui faire subir le même sort que nous avons fait subir à Carl Votmer.

– L'enterrer en arrière ?

– Oui, n'est-ce pas une bonne idée ? jamais on ne le retrouvera.

– C'est fameux.

– Alors, cette nuit, tu t’occuperas de lui, pendant que moi, je me chargerai de creuser une autre fosse.

– Bien.

– Je viendrai te réveiller aux alentours de deux heures.

*

Deux heures du matin.

Bouritz dormait paisiblement lorsqu’il se sentit pousser.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Tais-toi, imbécile.

– Ah, c’est vous, commandant ?

– Oui, allons, habille-toi, il est temps de passer à l’action.

– Vous avez raison, commandant.

En trois minutes, Bouritz s’habilla.

– Allons-y.

– Oui. Tu te placeras d’un côté du lit, moi de l’autre, tiens, prends cette serviette.

Ils se dirigèrent vers la chambre de Boetring.

– Vous venez avec moi ?

– Pourquoi ?

– Pour la lui passer rapidement autour du cou, lorsqu’il se lèvera, tu comprends ?

Boetring dormait paisiblement.

Bouritz alla se placer à la tête du lit et Von Tracht s’avança :

– Boetring ? Boetring ?

– Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a ?

L’Allemand se frotta les yeux et s’assit dans son lit.

Vivement, Bouritz lui passa la serviette autour du cou. L’Allemand ouvrit de grands yeux :

– C’est regrettable, Boetring, mais nous devons nous débarrasser de toi.

Boetring faisait des mouvements désespérés.

– Nous te remercions de tout ce que tu as fait

pour nous, tu as vraiment été très chic. Mais maintenant, nous devons songer à notre sécurité... serre, Bouritz.

Le spécialiste étouffait.

– Non, non, murmura-t-il.

– Peut-être qu'un jour, nous nous retrouverons, ça me brise le cœur d'être obligé de te faire ça, mais, c'est la vie.

Boetring était bleu, et Bouritz serrait toujours.

Tout à coup, il sentit le corps de Boetring tomber en arrière. Bouritz continua de serrer pendant une couple de minutes.

– Il est bien mort, Commandant.

– Maintenant, viens avec moi, allons creuser la fosse.

Ils allèrent dans le hangar et prirent un pic et une pelle.

Bouritz jouait du pic pendant que Von Tracht pelletait.

Dix minutes plus tard, la fosse était prête.

Bouritz et Von Tracht y transportèrent le corps

de Boetring et l'enterrèrent.

De nouveau, ils venaient de remercier un ami de leur avoir rendu service.

III

– Entrez !

Le Colonel Walter parut :

– Eh bien, IXE-13, ça fait exactement trois jours.

Notre héros avait la tête basse.

– Colonel Bob, il faut nous avouer vaincus.

– Vous n’avez aucune piste ?

– Aucune.

– Croyez-vous que nous devrions continuer de tenir ce petit hôpital improvisé ?

– Non, c’est bien inutile, si le type avait voulu se présenter, il l’aurait déjà fait. Pourtant, j’avais bien confiance.

– Allons, ne vous en faites pas.

Marius soupira :

– Bonne mère, ce n'est pas que j'ai peur, mais avec ces deux Allemands en liberté, nous ne pourrions pas dormir tranquille.

– Oh, ils ne pourront pas vous rattraper aussi facilement que ça.

– Vous pensez ?

– Vous allez partir tous les deux, pour l'Amérique, dès ce soir.

– On nous fait demander ?

– Oui, le Colonel Boiron veut vous voir et le plus tôt possible, on semble attendre après vous pour quelque chose d'important.

– Et nous partons ce soir ?

– Oui, en avion, à sept heures.

Le Canadien était loin d'être gai.

Sa malchance à lutter contre Von Tracht et Bouritz l'exaspérait.

– Dire que durant la guerre, nous avons triomphé d'eux à chaque reprise.

– De qui parlez-vous ?

– De ces deux Allemands.

– N’y pensez plus, voulez-vous ? tôt ou tard, ils tomberont bien entre vos mains.

Il fallait se résigner.

Le même soir, vers sept heures, Marius et IXE-13 s’embarquaient sur l’avion en route pour le Canada.

*

– Je voudrais voir le Colonel Boiron, s’il vous plaît ?

– Vous avez rendez-vous ?

– Non.

– J’ai bien peur que le Colonel ne puisse vous recevoir.

– Il m’attend et pourtant, je n’ai pas rendez-vous. Vous ne me reconnaissez jamais, vous ?

– Qui êtes-vous ?

– Lieutenant Jean Thibault.

Le secrétaire du Colonel fronça les sourcils :

– Jean Thibault, oui, oui, il semble que je me souviens.

– Si vous vous souvenez, annoncez-moi.

Le secrétaire alla décrocher un appareil :

– Allo, Colonel ?

– Oui.

– Le lieutenant Jean Thibault est ici pour vous voir.

– Jean Thibault ? Oui, oui, faites entrer immédiatement.

– Bien, Colonel.

Le secrétaire baissa la tête, puis :

– Si vous voulez passer, messieurs, le Colonel va vous recevoir.

Marius le suivit,

– Bonjour, Colonel.

Ce dernier répondit seulement par un petit signe de la tête.

Au bout d'un moment, il déclara :

- C’est regrettable.
 - Quoi ?
 - Que vous perdiez votre temps en Angleterre, pendant que nous aurions tant besoin de vous en Canada.
 - Nous avons fait de notre mieux, Colonel.
 - Peut-être. Cependant, IXE-13, si vous échouez encore une couple de fois comme celle-là, votre prestige si durement acquis sera vite perdu.
 - Je sais, Colonel.
 - Je vais vous donner une chance de faire passer votre nom dans les annales de l’histoire.
 - Comment ça ?
 - Nous sommes aujourd’hui, le 2 août, le 6 août, s’il n’y a pas de changement, les États-Unis vont tenter l’expérience de la bombe atomique.
- Marius et IXE-13 sursautèrent.
- Remarquez bien que ceci est évidemment un secret militaire.
 - Nous comprenons, Sir.

– Vous êtes les seuls dans le secret, outre quelques chefs militaires. Même les aviateurs qui iront lancer la bombe, ne sauront pas au juste à quoi s’en tenir.

Il reprit au bout d’un moment :

– IXE-13, selon toutes les apparences, cette bombe est terrible.

– Je sais..

– Il est plus que probable qu’elle va tout détruire là où elle tombera.

– On m’en a déjà parlé, Colonel.

– Cependant, poursuivit Boiron, il nous faut connaître autant que possible, la puissance de cette nouvelle bombe, et pour ça, il faut que nous envoyions quelqu’un sur les lieux.

Marius et le Canadien frissonnèrent malgré eux.

– Vous avez été ceux qui ont été choisis par nos gouvernements pour accomplir cette mission.

– En quoi consistera-t-elle ?

– Premièrement, à prendre en note tout ce que

vous verrez, et deuxièmement, à filmer les scènes de l'explosion.

– C'est pour ça qu'on y va deux ?

– Oui. Demain, vous partirez pour la Chine. Là, vous irez vous mettre sous le haut commandement du général Mac Arthur. C'est lui qui dirige les opérations contre le Japon.

IXE-13 sentait bien la gravité de la situation.

C'était la première fois qu'on le mettait sous le commandement d'un si haut placé.

– Colonel ?

– Oui, IXE-13.

– Je vais vous demander une grande faveur.

– Laquelle ?

– Je voudrais voir, Elle-22, Josette Paquin, avant de partir.

– C'est possible. Dites-moi à quel hôtel vous allez descendre d'ici ce soir, et je vous enverrai l'espionne Elle-22.

IXE-13 donna le nom de l'hôtel.

– Je vais vous l’envoyer. Vous deux, vous vous rapporterez ce soir, à huit heures.

– Nous partons ce soir ?

– Non, il y aura une cérémonie spéciale à votre honneur.

– Ah !

– Donc, à ce soir.

IXE-13 revint à l’hôtel.

Il avait hâte de voir sa petite amie, Josette Paquin.

On sait qu’IXE-13, après avoir vu le bonheur lui échapper lorsque sa fiancée, Gisèle Tubœuf épousa un mourant et que ce dernier survécut à ses blessures, était revenu au Canada et y avait rencontré Josette Paquin, une amie d’enfance.

Et IXE-13 n’avait plus qu’un désir.

Il ne voulait pas laisser passer le bonheur sans au moins essayer de le saisir, cette fois.

Aussi, lorsque Josette arriva, elle sauta au cou de son héros, et IXE-13 ne la repoussa pas.

Il l’embrassa tendrement, puis demanda à

Marius :

– Pourrais-tu nous laisser seuls ? J'ai à parler à Josette.

– Patron, vous ne pouvez croire comme ça me fait plaisir. Restez seuls tout le temps que vous voudrez.

Le Marseillais était trop content de voir son patron revenu à la normale.

Il sortit en fredonnant un air à la mode dans son pays.

IXE-13 s'approcha de Josette :

– Josette, j'ai réfléchi longuement durant mon voyage de quelques jours.

– Et puis ?

– Je me suis ennuyé de toi.

– C'est vrai ?

– Oui, j'ai longuement pensé à toi, et jamais le visage de l'autre n'est venu troubler ton image.

– Jean !

– Josette, je t'aime.

Elle se jeta dans ses bras :

– Jean, Jean, si tu savais comme je t’aime, moi, aussi. J’attendais cet heure depuis déjà des semaines, il me semble que c’est impossible.

IXE-13 lui releva le menton :

– Écoute, mon petit bébé.

– Oh, ne m’appelle pas comme ça, ça me rappelle trop les instants où tu me croyais encore une enfant.

– Non, tu n’es plus une enfant, tu es une femme capable d’inspirer les plus nobles sentiments à un homme, Josette, je vais accomplir dans quelques jours la plus dangereuse mission de ma vie.

– Quoi ?

– Il se peut que tout se passe sans anicroche, il se peut aussi que Marius et moi y laissions notre vie.

– Non, c’est impossible, pas après avoir...

– À quoi bon se cacher la vérité ? Le danger sera plus grand que jamais, car nous ne savons

pas au juste ce qui nous attends.

– Où vas-tu ?

– Je ne puis t'en dire plus long, tu le sais fort bien.

– C'est vrai, excuse-moi.

Il y eut un long silence entre les deux amoureux.

– Josette, lorsque je reviendrai, si je reviens, eh bien nous nous épouserons.

Elle ne répondit pas.

Ses lèvres s'unirent à celles d'IXE-13 dans un long baiser.

– Cependant, je te demanderai un sacrifice.

– Lequel ?

– Celui d'abandonner le service secret, c'est là ce que je désire.

– Je ferai tout pour toi, mon chéri.

– Vois-tu, je veux avoir une femme bien à moi, une femme qui restera à la maison, qui élèvera notre petite famille.

– Jean ! et toi, tu vas continuer ?

– Moi, c’est ma carrière l’espionnage, j’ai idée que la guerre avec le Japon va finir dans peu de temps, c’est peut-être une question de jours.

– Comment ça ?

IXE-13 ne pouvait pas répondre.

Mais, il pensait en lui-même.

– Si l’expérience de la bombe atomique réussit, si les Alliés détruisent une ville complète ou même une île avec une seule bombe, les Japonais capituleront.

IXE-13 répondit à haute voix :

– Tu le sauras dans quelques jours, Josette. Si je suis vivant, après cette fameuse expédition, je deviendrai ton mari, pour tout de suite, nous allons sortir tous les deux.

– Pour où aller ?

– Pour acheter ta bague de fiançailles.

Ils s’embrassèrent à nouveau, et IXE-13 dit à voix basse :

– Pas un mot à Marius, surtout.

– Ne crains rien.

IXE-13 avait retiré beaucoup d'argent.

À titre d'espion, il ne recevait son salaire qu'irrégulièrement et souvent, les montants accumulés se chiffraient assez haut.

Ils sortirent donc de l'hôtel sans voir Marius.

À quatre heures, ils étaient de retour.

Marius les attendait avec impatience.

– Peuchère, pourquoi ne pas m'avoir dit que vous étiez sortis ? je vous cherchais partout.

Josette et IXE-13 ne répondirent pas.

La jeune fille tenait sa main gauche en avant.

Marius, cependant, ne semblait pas apercevoir la belle bague qui ornait son doigt.

– Marius ?

– Oui, Josette ?

– Tu ne remarques rien ?

– Où ça ?

Le Marseillais regardait autour de lui.

– Non, absolument rien.

– Regarde plus près, regarde sur moi.

– Peuchère, tu me mets à la gêne, je vois que tu es encore plus jolie que d’habitude, tu as un air rayonnant, des yeux brillants, comme quelqu’un qui aurait eu une apparition.

– Regarde plus bas.

– Plus bas ?

– Sur ma main.

Le Marseillais poussa un cri :

– Une bague, une bague de fiançailles, oh non, c’est vrai patron, coquin de sort, il nous en joue des tours, je n’aurais jamais cru, peuchère de bonne mère c’est bien vrai, patron. Vrai, vrai vrai ?

– Qu’est-ce que tu attends pour embrasser la fiancée ?

– Peuchère.

Marius prit Josette dans ses bras.

– Attends, Marius, laisse m’en.

Le Marseillais éclata de rire :

– Patron, vous m’avez dit de l’embrasser, je ne manque pas mon coup. Quand vous serez mariés, je suis certain que vous ne voudrez plus.

Il embrassa Josette sur les deux joues.

– Petite, tu as réussi là, bonne mère, je n’ai pas le mot pour le dire, tiens, si j’étais un joueur de baseball, je dirais que tu as réussi une partie parfaite.

Tout à coup son visage s’assombrit.

– Patron ?

– Quoi ?

– Avez-vous pensé ? vous savez ce que je veux dire ?

– Oui. Josette est au courant du danger que nous allons courir, mais nous reviendrons sains et saufs, je t’invite à notre mariage qui sera célébré dès notre retour.

*

À huit heures, Marius et IXE-13 revêtus de

leur plus chic habit, allaient retrouver le colonel.

Il y avait plusieurs officiers dans son bureau.

On reçut dignement nos héros.

On leva le verre à leur santé, puis un Padre vint leur dire quelques mots, et les bénit pour finir :

– Oubliez vos tracas, vos soucis et même vos joies. Ne pensez plus qu'à votre mission. Vous courez au suicide, mais songez que la vie de tout le globe dépend de vous, si cette bombe est trop puissante, c'est vous qui saurez le dire. J'espère ensuite que nos gouvernements auront l'intelligence de ne plus s'en servir.

– Si nous ne revenons pas ? demanda IXE-13 au Colonel.

– Vous serez équipés pour échapper à tous les dangers. Si vous ne revenez pas, c'est que la bombe atomique sera une chose monstrueuse, une chose qu'il faudra détruire à tout jamais.

À dix heures, le Colonel donna le signe du départ.

– Venez avec nous, nous vous conduisons à

l'avion.

IXE-13 sursauta :

– Comment, nous partons, tout de suite ?

– Oui.

– Ah, j'aurais, j'aurais voulu voir Josette avant de quitter le Canada.

– Elle n'est pas allé à l'hôtel ?

– Oui.

Le Colonel sourit, soupira, et donna ordre de lever le verre, une dernière fois à la santé des deux braves qui allaient risquer leur vie pour la patrie.

Dix minutes plus tard, il ne restait plus dans le bureau que le Colonel, IXE-13, Marius et le Padre.

– Je vais vous accompagner jusqu'au terrain, je veux assister à votre départ.

IXE-13 se tourna du côté du Colonel.

– Avons-nous encore quelques minutes ?

Le Colonel fit signe que oui.

– Je comprends votre idée, vous voulez causer seul à seul avec le padre, avant de partir ?

– Oui.

– J’y avais pensé.

Le Colonel fit signe à Marius :

– Venez, mon ami, ensuite ce sera votre tour.

Et les deux as espions se confessèrent au Padre avant leur départ.

À onze heures, ils arrivaient au terrain d’aviation.

L’appareil était prêt à décoller.

Une dernière fois, le Padre leur donna sa bénédiction.

– Maintenant, allez, et que Dieu vous protège.

Le Colonel tendit la main à IXE-13 :

– Bon voyage, et bonne chance.

– Merci, vous direz bonjour à Josette pour moi.

– Ne craignez rien, je vais m’en occuper.

Marius prit place dans l’appareil.

IXE-13 y monta à son tour.

Un signal fut donné et les moteurs de l'avion se mirent à tourner.

Bientôt, l'appareil s'éleva de terre et s'éloigna dans la nuit.

IXE-13 jeta un dernier coup d'œil en bas.

Il lui semblait dire un adieu définitif à son cher Canada.

IV

– Monsieur Jeffries ?

– C’est moi ?

– Je suis Hank Boyd, et voici mon ami, Russell Watson.

– Enchanté, messieurs. Mortimer m’a parlé en bien de vous deux.

Von Tracht et Bouritz s’inclinèrent.

– Comment est-il ce cher Paul ? demanda Jeffries.

– Il dort encore, répondit Von Tracht un sourire aux lèvres.

Bouritz demanda :

– Il paraît que vous avez une situation à nous offrir ?

– Oui. Vous pourrez vous rendre jusqu’en France et même en Amérique, si vous préférez.

– Nous irons d’abord en France, ensuite, si nous désirons nous rendre en Amérique, vous nous donnerez votre nom, et l’endroit où vous rejoindre et nous vous le laisserons savoir.

Jeffries acquiesça.

– Maintenant, si vous voulez me suivre, il va falloir vous mettre au travail immédiatement.

– Avec plaisir.

Il les emmena dans une grande cabine où se trouvaient d’autres marins.

– Restez ici, je vais revenir avec vos habits.

Il sortit.

– Qu’est-ce qu’il veut dire, avec nos habits ?

– Nous allons sans doute avoir un costume, si nous nous occupons des clients, il est fort possible qu’on nous donne un gilet blanc.

Bientôt, Jeffries revint avec deux paires de salopettes.

– Mettez ça.

– Des salopettes ?

– Mais oui, autrement, vous saliriez vos habits propres.

Von Tracht soupira :

– Puisqu’il le faut.

– On doit commencer par nous faire faire le ménage.

– Tu dois avoir raison.

Bouritz et Von Tracht s’habillèrent.

– Maintenant, venez.

Quelques secondes plus tard, Jeffries leur donnait chacune une pelle :

– Mettez-vous à l’œuvre, vous êtes les deux chauffeurs officiels.

– Quoi ?

– Hein.

Bouritz s’arrêta à temps.

– Nous, moi, je vais pelleter du charbon, s’écria Von Tracht.

– Mais oui.

Le Commandant se redressa :

– Jamais de la vie. J’aime mieux rester en Angleterre.

– À votre goût. Je vous trouve pas mal orgueilleux, laissez-moi vous dire. Vous voulez voyager gratuitement et ne voulez même pas travailler.

Bouritz intervint :

– Nous allons prendre la position.

– Toi !

– Vous savez fort bien qu’il nous faut cette situation à tout prix.

Von Tracht se rendit à la raison.

Mais lorsque Jeffries se fut éloigné, il se tourna vers Bouritz :

– Imbécile, pourquoi as-tu accepté ça ? moi, un commandant, je vais m’abaisser.

– Je suis Capitaine, et pourtant, j’aime mieux pelleter du charbon que de vivre dans un camp de concentration.

– Dans ce cas, mon vieux Bouritz, tu vas pelleter seul.

- Hein ?
- Oui, tu vas pelleter pour nous deux.
- Jamais, patron, si vous ne voulez pas faire votre part, j’abandonne tout.

Von Tracht hésita encore de longs moments.

– Il n’y a qu’une chose qui va me décider.

– Laquelle ?

– Ma vengeance contre IXE-13. Il faut que nous retrouvions Gisèle Tubœuf, alias madame Pierre Chabot. Ensuite, nous nous vengerons.

Et Von Tracht, d’un air enragé, se mit à pelleter du charbon.

*

En France, nos Nazis se présentèrent au bureau du gouvernement.

Ils s’adressèrent à un employé :

– Nous cherchons un ami.

– Vous savez où il demeure ?

– Non. Nous l’avons rencontré à la guerre, mais nous pouvons vous donner quelques informations sur lui.

L’employé prit un crayon et une feuille de papier :

– Son nom ?

– Pierre Chabot.

– Son âge ?

– Heu, dans la vingtaine, répondit Von Tracht.

– Marié ?

– Justement, il s’est marié, à la fin de la guerre, avec un membre du service secret. Elle s’appelait Gisèle Tubœuf.

– C’est assez, avec ce renseignement, je pourrai retrouver votre ami.

– Vrai ?

– Oui. Revenez demain, je crois que j’aurai déjà des informations.

Bouritz et Von Tracht partirent d’un air satisfait.

Le lendemain, ils revinrent au bureau.

– Messieurs, j’ai trouvé.

– Vous savez où il demeure ?

– Oui. Voici son adresse. Il reste là avec sa mère et sa femme.

– Merci infiniment, ce brave Pierre, il sera heureux de nous voir.

Bouritz poussa Von Tracht du coude :

– Et sa femme, donc !

Bouritz et Von Tracht réussiront-ils à se rendre jusqu’à Gisèle ?

Ils ne savent pas que le Canadien est amoureux d’une autre jeune fille, alors, qu’arrivera-t-il ?

*

Le 5 août.

Le général Mac Arthur lui-même fit demander IXE-13 et Marius.

– Maintenant, vous allez partir pour Hiroshima.

– La ville japonaise.

– Oui.

Marius demanda :

– C'est là que vous allez jeter la première bombe atomique ?

– Exactement. Nous avons déjà bombardé la ville, à l'extrémité Nord, nous avons chassé tout le monde. Ce sera là votre poste d'observation. Vous êtes plus élevé là que n'importe où ailleurs, je crois que vous pourrez descendre en parachute sans risquer de vous faire descendre par les Japonais.

– Quand partons-nous ?

– Dès ce soir, car c'est demain la fameuse attaque. Vous avez bien compris toutes vos instructions ?

– Oui, Général.

IXE-13 et Marius durent aller rendre visite au médecin.

Ce dernier leur donna deux injections.

– Nous tentons de vous protéger contre les radiations, de plus, je vous conseillerais de porter des masques à gaz, je ne sais pas si c'est vraiment utile contre la bombe atomique, mais ça ne peut certes pas nuire.

Le médecin leur remit aussi une petite valise.

– Vous avez tout ce qu'il faut pour vous soigner rapidement.

Il leur tendit la main :

– Bonne chance, mes amis.

Ce soir-là, vers huit heures, douze gros bombardiers partaient vers le Japon.

Ils allaient bombarder Hiroshima.

Et c'est pendant ce bombardement que deux parachutistes tombèrent du ciel et passèrent inaperçus aux yeux des Japonais.

IXE-13 et Marius s'installèrent parmi les vieux rochers partiellement détruits.

Ils avaient tout un attirail avec eux.

Un ciné-kodak, un calepin avec des crayons,

une lunette d'approche et des fusées.

Les fusées devaient être lancées quelques heures après l'attaque.

En effet, le général MacArthur leur avait dit :

– Six heures après l'attaque, j'enverrai d'autres avions. Quand vous les verrez venir, lancez la fusée, si vous êtes vivants.

Et Marius avait demandé en riant :

– Et si nous sommes morts ?

IXE-13 installa tous ses appareils.

Puis, Marius déplia de grandes couvertures, nos amis s'y couchèrent et s'y enroulèrent.

– Dormons, Marius, c'est peut-être la dernière fois que nous en avons la chance.

Mais ni l'un ni l'autre ne purent fermer l'œil.

Ils étaient trop nerveux.

Ils savaient que le lendemain était le jour fixé pour la fameuse attaque.

– Peuchère, patron, je ne me sens pas reposé, fit Marius, le matin.

– Moi non plus, tu n’as pas dormi ?

– Pas de la nuit, comme vous.

Ils installèrent tous leurs différents appareils.

Les heures s’écoulèrent lentement.

Nos amis s’étaient apporté de la nourriture, du café, et un peu de boisson.

Mais le temps paraissait encore plus long qu’à l’ordinaire.

Tout à coup, IXE-13 poussa un cri :

– Ils viennent.

En effet, il venait d’apercevoir des bombardiers américains.

Ils n’étaient qu’au nombre de trois.

Marius ne perdit pas une seconde.

Il grimpa dans un arbre et installa sa caméra.

– Ça peut tourner pendant une heure.

– Hé, Marius ?

– Oui.

– Tu n’as pas peur qu’elle tombe sous la violence du choc ?

– Peuchère, je n’avais pas pensé à ça.

Il redescendit.

– Je vais la tenir dans mes mains, mais on aurait tellement pris de meilleures photos, en haut.

Ils ajustèrent leur masque à gaz et avalèrent une pilule que le docteur leur avait donnée.

IXE-13 tendit la main au Marseillais :

– Adieu, Marius.

– Adieu, patron.

Les bombes commençaient à tomber sur la ville.

IXE-13 ajusta sa longue-vue et se couchât à plat ventre sur un rocher.

Il commença à décrire ce qu’il voyait.

– Marius, je crois que la voilà, elle descend, elle est plus grosse que les autres, regarde, les avions remontent.

Marius faisait fonctionner son ciné-kodak.

L’explosion arriva.

Toute la terre trembla.

IXE-13 fut précipité à bas de son rocher.

Marius se jeta à plat ventre, tenant la caméra en l'air, le plus solidement possible.

Il essayait de filmer quand même.

IXE-13 sentit comme un bourdonnement dans ses oreilles. Tout tourna autour de lui.

La ville n'était plus qu'un immense brasier ardent.

Les bâtisses avaient sauté, les rues, les arbres, tout était détruit.

IXE-13 ne pouvait plus ouvrir les yeux, ça le brûlait.

Il sentit quelque chose d'âcre au fond de la gorge.

– J'ai peine à respirer, ah, Marius.

Il se retourna et aperçut le Marseillais étendu un peu plus loin, semblant sans vie.

La caméra gisait à ses côtés.

Et ce fut tout, IXE-13 perdit connaissance.

*

Le Canadien ouvrit les yeux.

Marius était penché sur lui.

– Patron !

– Marius !

Nous, nous ne sommes pas morts, on vit, patron, je crois qu'il n'y a que cette partie qui est restée debout.

IXE-13 se leva.

Il était encore tout étourdi.

Nous ne sommes pas restés longtemps sans connaissance.

– Non, il reste encore la moitié de mon film.

L'arbre dans lequel Marius avait voulu se placer était penché. Mais il n'était pas complètement détruit.

Suivant les instructions du médecin, nos deux amis avalèrent un liquide vert.

– Après l’explosion, vous prendrez ça.

À peine après avoir pris le liquide, nos amis sentirent une vive nausée.

Une fois leur estomac dégagée, ils se sentirent mieux.

– Maintenant, un bon café.

Ils osaient à peine soulever leur masque à gaz, ne voulant pas prendre de chance.

– Peuchère, patron, je me sens replacé, je vais ôter ça.

– Non, Marius, non, on dit que la bombe peut tuer des jours et des jours après l’explosion, l’air est empoisonné.

Marius se dirigea vers l’arbre.

Il s’accrocha à une branche et y mit toute sa pesanteur.

– Il est encore solide, le peuchère. S’il avait été plus gros, il aurait tombé.

Marius monta dans l’arbre.

Là, il regarda la ville et malgré lui, il ne put retenir une exclamation.

C'était une destruction complète.

On pouvait à peine distinguer les restes des bâtisses.

Une fumée blanche, épaisse, entourait la ville.

– Je vais filmer quand même.

La bombe atomique avait fait plus que ce que 10 000 bombes auraient pu faire.

– C'est incroyable.

IXE-13 était occupé à écrire ce qu'il avait ressenti.

Puis, il alla prendre la place de Marius dans l'arbre.

Il examina les environs avec sa longue-vue et fit une description la plus complète possible de ce qu'il voyait.

– Patron ?

– Oui.

– Je ne sais pas ce que j'ai, je m'endors.

– Le docteur nous a prévenus, prend vite une petite pilule bleue, donne m'en une aussi, vaut

mieux prévenir que guérir.

Marius obéit.

Deux heures plus tard, nos amis semblaient avoir complété leur travail.

– Patron ?

– Oui.

– Il ne nous reste plus que trois heures devant nous.

– Et puis, après ?

– Pourquoi n'allons-nous pas jusqu'à la ville, nous aurions le temps de tout voir.

– Tu es fou.

– Qu'est-ce que nous allons faire ?

– Attendre.

– Peuchère, j'aurais aimé voir ça de proche.

– C'est ridicule, Marius, ici, on semble assez loin de tout danger, mais là-bas, nous irions respirer les émanations, cette fumée blanche, et qui sait si ce n'est pas la mort qui nous attendrait à la suite de notre imprudence.

- C’est vous qui êtes le chef.
- Oui et tu dois m’obéir, crois-moi, j’agis le plus sagement possible.
- J’aurais aimé ça quand même.
- Écoute, Marius, je ne veux pas t’en empêcher d’y aller, vas-y seul. Comme ça, s’il t’arrive quelque chose, je serai toujours là pour remettre aux autorités une partie de notre rapport.

Le Marseillais réfléchit :

- À bien y penser, patron, je n’y tiens pas tant que ça.
- Je m’attendais à cette réponse.

*

- Je m’endors, patron.
- Moi aussi, mais il faut résister, Marius, il le faut, si l’avion de Mac Arthur arrive à temps, il devrait être ici dans une demi-heure.

Les yeux de nos amis clignaient malgré eux.

- Marius ?
- Oui.
- Entends-tu le bruit d'un moteur ?
- Non, je n'entends pratiquement rien, ça bourdonne dans mes oreilles.
- Je suis presque certain d'entendre le bruit d'un avion, écoute.
- C'est inutile, patron.
- Je vais prendre une chance de lancer une fusée, si c'est un avion, il va nous répondre.
- IXE-13 prit une de ses fusées et la lança.
- Regarde, Marius, c'est un avion, oui c'est ça, ils répondent.
- Le Marseillais s'était endormi.
- IXE-13 le secoua, mais il ne parvenait pas à l'éveiller.
- Il ne faut pas que la même chose m'arrive.
- L'avion baissait à vue d'œil.
- Tout à coup, IXE-13 sursauta.
- C'était un appareil japonais, il en était sûr.

Un appareil qui venait sans doute examiner les dégâts causés par l'explosion incroyable.

IXE-13 se leva en titubant.

Il prit la mitrailleuse qu'on lui avait remise et glissa deux grenades dans ses poches.

Il s'avança vers l'endroit où l'appareil tentait de se poser.

– Il est arrêté.

IXE-13 continua d'avancer en rampant.

Il n'était plus qu'à une vingtaine de pieds de l'appareil.

La porte de l'avion s'ouvrit et quatre soldats japonais sortirent de l'appareil.

IXE-13 tira de la mitrailleuse.

Deux Japonais tombèrent.

Un troisième se sauva derrière l'appareil et IXE-13 le visa juste comme il allait disparaître.

Le Jaune tomba.

Le quatrième avait réussi à prendre place dans l'appareil.

– Marius sera sauvé... il ne faut pas qu'on le découvre...

IXE-13 se leva et, mitrailleuse en main, avança vers l'avion.

Les mitrailleuses placées à l'avant de l'appareil crépitèrent.

IXE-13 sentit une blessure à l'épaule gauche.

Sans se soucier, il continua d'avancer.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pieds de l'appareil, il tira.

Ses balles percèrent la vitre, et le Japonais, frappé en pleine figure, tomba.

En même temps, IXE-13 sentit une vive douleur à la jambe.

Il ne pouvait plus se tenir debout.

– Oh... ma jambe... ma jambe...

Soudain, il entendit un bruit de moteur.

– Des avions... des avions alliés... il faut que je leur fasse signe...

Mais les fusées étaient loin... elles étaient aux

côtés de Marius qui dormait.

IXE-13, de peine et de misère, commença à se traîner.

Un appareil lança une fusée et continua tout droit...

– Ils vont vers la ville...

IXE-13 avançait pied par pied...

– Je vais l’avoir...

Il vit les appareils, volant très bas, faire demi-tour...

– Non, non... ils ne vont pas s’en retourner...

Dans un effort surhumain, il avança encore d’une couple de pieds.

– Ma jambe... ma jambe...

Il étendit la main pour saisir une fusée...

Il ne manquait que quelques pouces...

– Ils s’en vont... ils s’en vont...

IXE-13 se glissa sur le ventre et réussit à prendre une fusée. Il l’alluma et la lança en l’air.

– Une seconde...

Dans un dernier effort, IXE-13 lança une deuxième fusée, puis perdit connaissance.

*

– Personne ne répond, Capitaine... tout semble mort en bas, fit l'aviateur dans son micro...

– Allons jusqu'au dessus de la ville...

– Bien...

Les appareils volaient bas.

Mais à cause de la fumée épaisse qui se dégageait encore des ruines de Hiroshima, ils ne pouvaient rien voir...

– Repassons par le Nord... on ne sait jamais...

Avec des longues-vues, ils inspectaient la terre...

– On voit mal... Capitaine ?...

– Oui.

– Ils ne sont peut-être que blessés... j'ai l'intention de descendre...

– Non... les ordres sont les ordres... vu qu'ils ne lancent pas de fusées, il faut retourner...

Le pilote était un Canadien.

L'avion du Capitaine s'éloignait.

C'était le Canadien qui avait reçu l'ordre de descendre si nos amis répondaient à son signal.

– Dire qu'il y a là... en bas... un petit gas de chez nous... non... je veux retourner...

Il ferma son micro et décidé à désobéir, fit faire demi-tour à son appareil.

Tout à coup, il aperçut une fusée... puis une deuxième.

Il ouvrit rapidement son appareil.

– Capitaine... Capitaine... ils vivent... J'ai vu la fusée... ils vivent...

– Où ça... ?

– Faites demi-tour... je l'ai vue... même deux fusées...

Et sans attendre plus longtemps, le pilote se rapprocha du sol.

– Tiens, un avion en bas... un avion japonais...

L'appareil du Canadien vint se déposer près de celui des Jaunes.

Il aperçut les quatre Japonais, morts...

– Ce doit être IXE-13 ou son ami qui les a tués... ce doit être ça...

Le pilote se mit à regarder autour de lui.

– Pourtant, ils ne doivent pas être loin...

Il se dirigea vers l'endroit d'où était partie la fusée.

Quelques instants plus tard, ils trouvaient IXE-13, baignant dans son sang.

Le Canadien était blessé à l'épaule et à la jambe.

– L'autre dort...

Il alla brasser Marius, mais fut incapable de le réveiller.

– Pourtant, il n'est pas mort... il respire...

Le pilote prit la petite valise de premiers soins et fit un pansement sommaire aux deux blessures

du Canadien.

Il ramassa tous les appareils, la mitrailleuse, le carnet d'IXE-13 puis, il traîna nos deux amis jusqu'à l'avion.

Dix minutes plus tard, l'appareil s'élevait de nouveau dans le ciel gris.

V

IXE-13 ouvrit les yeux.

Il était couché sur un lit d'hôpital.

– Comment vous sentez-vous ?...

Il aperçut une jeune garde-malade qui le regardait en souriant.

– Bien... ma jambe me fait mal...

– Je sais...

– Il y a longtemps que je suis ici ?...

– Deux jours...

– Ah !

– Vous avez passé proche...

– De la mort ?...

– Non, de perdre votre jambe... heureusement, le docteur a attendu avant de vous l'amputer...

IXE-13 pâlit.

- M’amputer une jambe...
 - Ne craignez rien... vous êtes sauvé... du moins en ce qui a trait à votre jambe.
 - Pourquoi dites-vous ça ?...
 - Le docteur craint les suites de la bombe... mais nous ne le saurons que plus tard...
 - Et... Marius ?...
 - Il est mieux, le docteur a eu peur pour lui aussi, il a dormi trente heures sans arrêt. Il est sur pieds, maintenant.
 - Je puis le voir ?...
 - Ne craignez rien, il va venir prendre de vos nouvelles... Il vient dix fois par jour, je crois.
- La garde ne se trompait pas.
- Marius vint un quart d’heure plus tard.
- Il frappa à la porte.
- La garde alla ouvrir.
- Et puis, garde, pas de nouvelles ?...
 - Entrez...
 - Vous voulez dire ?...

– Il est réveillé...

– Peuchère !

Le Marseillais entra dans la chambre et se précipita vers le lit :

– Patron !

IXE-13 ouvrit les yeux :

– Marius... c'est toi ?...

– Oui, patron... moi, peuchère... ah que j'ai eu peur pour vous... le docteur voulait vous couper la jambe... c'est moi qui n'ai pas voulu... je crois que je l'aurais étranglé là s'il avait fait ça. Il a bien fait de m'écouter.

– Merci, Marius...

– Le pilote m'a raconté... vous avez tué des soldats japonais...

– Des soldats japonais ?...

– C'est-à-dire, des aviateurs... quatre... ce sont eux qui vous ont blessé ?...

– Oui... je me souviens maintenant... oui, ce sont eux.

La garde s'avança :

– Monsieur Marius... si vous voulez laisser votre ami... il faut qu'il se repose... maintenant, ça ne retardera pas... il va reprendre des forces.

En effet, le lendemain, IXE-13 se levait.

Il marchait à l'aide de béquilles.

– Patron ?...

– Oui, Marius...

– On va pouvoir voir le film... on dit qu'il est assez bon... peuchère, je suis content...

On emmena nos amis dans une grande salle.

Là se trouvaient tout un lot d'officiers.

On lança le film sur l'écran.

À vrai dire, on ne voyait pas grand-chose.

C'était surtout de la fumée...

Mais de temps à autre, on pouvait distinguer les bâtisses démolies... la ville en feu.

– Ce qui est le plus important, fit un officier, c'est votre rapport, IXE-13. Vous avez si bien décrit ça...

- C’est vrai ?...
- Merveilleusement...
- Je voudrais le revoir... je n’ai mis que des bouts de phrases...
- Le général allait vous demander de le transcrire, complètement... si vous vous sentez assez fort.
- Oui... je me sens très bien... je vais m’installer dans mon lit et préparer ça.

*

Une quinzaine de jours s’étaient écoulés depuis que Von Tracht et Bouritz s’étaient sauvés du camp de concentration.

Maintenant, ils étaient prêts à exercer leur vengeance.

Ils savaient où rejoindre Gisèle Tubœuf et pensaient bien que par elle, ils parviendraient jusqu’à IXE-13.

Gisèle, comme nous l’avons vu dans les

chapitres précédents, avait décidé de reprendre sa carrière d'espionne.

Son mari prenait du mieux peu à peu.

Madame Chabot se montrait une véritable mère pour elle.

Gisèle accepta donc de reprendre ses missions.

On l'envoya tout de suite en Chine, où la jeune Française faillit rencontrer IXE-13 qui venait justement de résoudre le mystère que Gisèle avait à éclaircir.

L'ex-fiancée du Canadien revint en France.

Une mauvaise surprise l'attendait.

Se croyant assez fort pour travailler, Pierre Chabot avait commis une grave imprudence.

Il était de nouveau tombé malade et le docteur craignait maintenant pour sa vie.

La pauvre mère était tout en larmes.

Au début, ça ne paraissait pas grave, mais plus les jours passaient, plus Pierre Chabot se sentait faiblir.

Gisèle s'était habitué petit à petit à son mari...

oh, pas d'amour... mais elle le considérait plutôt comme un frère.

– Docteur, de quoi souffre-t-il ?...

– C'est difficile à définir... voyez-vous... sa guérison n'était que passagère, pour dire la vérité, il n'était pas guéri.

Malgré elle, un espoir fou commença à renaître.

Si Pierre mourait, elle serait libre.

Elle pourrait aller retrouver IXE-13 et Marius...

Elle pourrait épouser l'homme qu'elle n'avait jamais oublié.

Cette nuit-là, Gisèle fut éveillée par madame Chabot.

– Ma petite fille... venez vite ici...

– Quoi ?

– Pierre, il a une hémorragie...

– Mon Dieu...

Elle demanda :

– Vous avez appelé le médecin ?...

– Oui, il vient...

La vieille mère pleurait.

Gisèle se précipita vers la chambre de son mari.

Pierre était plus pâle que jamais... mais il n'avait pas perdu connaissance.

Il prit la main de Gisèle dans la sienne.

– Gisèle, c'est fini...

– Ne dis pas ça...

– Oui, cette fois, c'est bien fini, il n'y a plus d'espoir... je veux te remercier... tu as été si bonne pour moi... si bonne...

– Pierre... je n'ai fait que mon devoir... et puis... je t'aime...

– Un peu... peut-être... mais il y a toujours l'autre... si je pars... je veux que tu ailles le retrouver...

– Jamais...

– Si... il le faut... tu l'aimes... vous étiez

fiancés... Gisèle.

Il ferma les yeux et perdit connaissance.

Le docteur parut quelques minutes plus tard et ordonna aux deux femmes de sortir de la chambre.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit.

– Il est sauvé, docteur ?...

Le vieux médecin s'approcha de madame Chabot.

– Vous devez être courageuse, madame...
Votre fils sera heureux, là-haut...

– Il est mort !

Gisèle se précipita dans la chambre.

Elle resta plus d'une heure agenouillée près du lit, pleurant...

– Ce n'est pas possible... Pierre... Pierre...

Madame Chabot avait dû s'aliter.

Le docteur envoya quelqu'un pour aider Gisèle.

– Il faut voir à votre mari, madame... allez-vous vous en occuper ?...

– Oui, Marie... je vais aller au village...

Et Gisèle se rendit chez l'entrepreneur de pompes funèbres pour prendre les arrangements nécessaires.

En passant devant le bureau de poste, une annonce frappa ses yeux.

– Télégraphe !

Comme une folle, elle se précipita dans le bureau.

– Je veux envoyer un télégramme...

– À qui ?...

– Lieutenant Jean Thibault, au soin du Colonel Boiron, Ottawa.

L'employé prenait tout en note.

– Ensuite.

– Écrivez simplement. « Pierre mort... suis libre. »

– Signé ?...

– Gisèle.

– C’est tout ?

– Oui.

Gisèle paya et sortit...

Deux minutes plus tard, elle regrettait ce qu’elle avait fait.

– Je n’aurais pas dû... pour Pierre... je n’aurais pas dû faire ça...

Et c’est le regret dans l’âme qu’elle revint chez elle.

Marie l’attendait sur le perron.

– Madame Chabot... Madame Chabot ?...

– Oui.

– Il y a deux messieurs qui désirent vous voir... ils disent qu’ils sont de vieux amis...

Le cœur de Gisèle sauta dans sa poitrine.

– Deux amis ?...

Elle pensa tout de suite à IXE-13 et à Marius.

– Non, non, c’est impossible... ce ne peuvent être eux...

Elle demanda à Marie :

– Ont-ils laissé leur nom ?...

– Oui. Ils sont au salon. Ce sont messieurs Hank Boyd et Russell Watson.

Pauvre Gisèle, elle ignorait complètement que le Capitaine Bouritz et le Commandant Von Tracht se cachaient sous ces pseudonymes.

*

IXE-13 avait préparé un rapport volumineux sur l'explosion d'Hiroshima.

Sa jambe prenait du mieux, et deux jours plus tard, un officier vint le voir.

– J'ai vu le docteur, aujourd'hui...

– Oui, Capitaine...

– Après une mission comme celle-là, nous avons décidé de vous donner quinze jours de vacances...

– Ah !

– Il faut que vous soigniez vos blessures et va falloir aussi que vous suiviez des traitements... à cause de cette bombe... Ce ne seront pas des vacances proprement dites...

– Je comprends...

– Le docteur m’a déclaré que vous étiez assez bien pour retourner au Canada. Quand voulez-vous partir ?

– Le plus tôt possible.

L’officier sourit :

– Je m’en doutais... car on vous attend là-bas...

– Comment ça ?...

– Une jeune espionne, Josette Paquin, a déjà annoncé son mariage... si vous n’avez pas changé d’idée...

– C’est vrai ?...

– Certainement que c’est vrai... elle est retournée à son village et attend votre retour. C’est votre ami Marius qui lui a fait parvenir un message.

– Je voudrais partir aujourd’hui.

IXE-13 en demandait un peu trop.

Ce n'est que le lendemain, que lui et Marius prirent le chemin du Canada.

On les déposa à Ottawa.

Le Colonel Boiron et un groupe d'officiers vinrent au devant d'eux.

Comme au départ, on fit une grande fête à IXE-13 et à Marius.

– Et maintenant, j'ai une grande surprise, pour vous deux, fit le Colonel.

Il s'avança vers IXE-13 et lui déposa quelque chose sur l'épaule :

– Félicitations, Capitaine Jean Thibault...

IXE-13 sursauta :

– Capitaine ?...

– Oui, à compter d'aujourd'hui...

Et s'avançant vers Marius :

– Votre collègue sera désormais le Lieutenant Marius Lamouche...

– Peuchère... moi, Lieutenant... vous avez

compris ça, patron... Lieutenant Marius Lamouche... Youpee...

Marius était fou de joie.

– Maintenant, Capitaine, nous ne voulons pas vous retarder... je sais que vous avez hâte de retourner dans votre village des Laurentides...

– Et comment ?...

– Allez-y et je vous souhaite tout le bonheur possible.

Le même soir IXE-13 et Marius prenaient le train en route pour le Nord.

Ils arrivèrent le lendemain matin à la petite localité, où, anxieuse, Josette Paquin attendait son futur mari.

Elle était à la gare, à l'arrivée du train :

– Jean ! Mon chéri !

Ils s'embrassèrent longuement.

Monsieur Paquin, l'oncle de Josette était là avec sa voiture.

Marius tendit ses béquilles au patron.

– Pauvre Jean... tu es blessé ?...

– Ce n'est rien de grave, dans quelques jours je serai complètement rétabli.

– C'est vrai ?...

– Oui. Le docteur me l'a assuré.

IXE-13 n'alla pas à son camp, mais se rendit chez les Paquin où on avait préparé un dîner de circonstance.

Après le repas, Paquin fit passer ses invités dans une autre pièce.

Josette demeura seule avec IXE-13.

– Jean... tu n'as pas changé d'idée ?...

– Pourquoi ?

– Le mariage ?...

– Mais non, voyons, pourquoi aurais-je changé ?... nous allons nous marier le plus tôt possible.

– Dans ce cas, monsieur le Curé va venir cet après-midi.

– Pour les derniers arrangements ?...

– Oui. Je crois que nous pourrons nous marier dans deux jours.

– Ça ne te fait rien d'épouser un infirme ?...

– Je t'épouserai sur ton lit de mort !

IXE-13 ferma les yeux.

Ça lui rappelait trop Gisèle... il ne voulait plus y penser... Elle aussi avait épousé un homme sur son lit de mort...

Le Curé vint le même après-midi.

On prit les arrangements.

Le mariage devait être célébré deux jours plus tard, dans l'intimité.

Seules, une vingtaine de personnes étaient invitées, tous des parents de Josette.

Mais l'église, le matin des noces était remplie à craquer. Tout le monde voulait voir IXE-13, ce grand héros de la guerre.

Josette parut dans une belle toilette, au bras de son oncle.

Puis, tout le monde chuchota, lorsque le Canadien entra au bras de Marius.

IXE-13 avait laissé ses béquilles à la porte et Marius le soutenait.

Le mariage d'IXE-13 et de Josette allait être célébré.

*

– Colonel ?...

– Oui ?

– Un télégramme pour vous... c'est-à-dire à vos soins... c'est pour le Lieutenant Jean Thibault.

Le Colonel prit l'enveloppe et l'ouvrit.

Il lut :

« Pierre mort, suis libre. – Gisèle. »

– Hein ?... quoi ?... c'est impossible...

IXE-13 qui allait épouser Josette Paquin...
IXE-13 qui avait toujours aimé Gisèle.

– Est-ce que je dois le prévenir... ? c'est mon devoir...

Oui, il devait envoyer ce télégramme à IXE-13 et le plus tôt possible.

Il téléphona au bureau du télégraphe.

– Voulez-vous envoyer ce télégramme au Capitaine Jean Thibault... c'est très urgent. Qu'on le lui fasse parvenir... où qu'il soit...

*

– Savez-vous où demeure le Capitaine Jean Thibault...

– Le Capitaine Thibault ?...

– Oui.

– Il est à l'église dans le moment... on célèbre son mariage...

– Ah...

Le petit gas regarda sur l'enveloppe.

– Remettre à Jean Thibault, où qu'il soit.

– On m’a dit de le remettre, je vais le remettre...

Il entra dans l’église et sans faire de bruit, s’avança jusqu’en avant.

Le prêtre parlait aux futurs mariés.

Le petit garçon se pencha à l’oreille de Marius...

– Psst...

– Quoi ?...

– C’est vous le Capitaine Jean Thibault... ?

– Tais-toi donc, tu ne vois pas que tu es dans l’église.

– J’ai un télégramme pour le Capitaine... on m’a dit qu’il fallait le lui remettre tout de suite...

Marius l’arracha des mains du jeune homme.

– Donne-moi ça...

Il ouvrit l’enveloppe et y jeta un coup d’œil.

– Oh !

L’exclamation était sortie malgré lui et IXE-13 se retourna légèrement.

Il vit Marius, la figure pâle, les mains tremblantes.

Brusquement, IXE-13 lui arracha le télégramme des mains.

– Patron, ne lisez pas, patron, donnez-moi ça peuchère.

IXE-13 prit le télégramme et le lut... les mots dansaient, devant ses yeux :

– Pierre mort... je suis libre... Gisèle...

Il entendit la voix du prêtre... elle était perdue comme dans un rêve.

– Josette Paquin, consentez-vous à épouser le Capitaine Jean Thibault ici présent ?

– Oui, répondit Josette.

Le prêtre se tourna du côté d'IXE-13.

– Capitaine Jean Thibault...

IXE-13 sursauta en entendant son nom et cacha vivement le télégramme derrière son dos.

– Consentez-vous à épouser Josette Paquin ici présente ?...

Il y eut un silence de mort.

Pierre mort... suis libre... Gisèle..

Josette se retourna légèrement.

Pourquoi IXE-13 ne répondait-il pas ?

Le prêtre un peu mal à l'aise, répéta sa question :

– Jean Thibault, consentez-vous à épouser Josette Paquin ici présente.

– NON, répondit IXE-13.

Qu'arrivera-t-il ?...

IXE-13 n'épousera donc pas Josette Paquin ?...

Retrouvera-t-il Gisèle, maintenant aux prises avec Von Tracht et Bouritz ?

Et lorsqu'IXE-13 sera guéri, quelles nouvelles missions lui confiera-t-on ?

(Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.)

Cet ouvrage est le 487^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.